

**Installation de Madame Astrid de La Forest
à l'Académie des beaux-arts, au fauteuil de Louis-René Berge**

**Discours prononcé par Monsieur Erik Desmazières
membre de la section de gravure**

Mercredi 27 juin 2018

La vie n'est pas toujours un long fleuve tranquille...

Souvenez-vous : fin mai 2016, les pluies tombent, anormalement abondantes sur la France en cette fin de printemps, la Seine monte, dépasse la cote de 6 mètres 10, on commence à se demander s'il ne s'agit pas de la fameuse crue centennale, réplique de celle de 1910 qui avait vu une partie de Paris inondée ; les affluents de la Seine sont eux aussi de la partie, le Loing à Montargis dépasse de trois mètres son niveau normal ; les caves où avaient été stockés les plâtres pendant la rénovation du musée Girodet sont envahies par l'eau... Votre moulin, près de Saulieu est en aval d'une très ancienne construction de barrages successifs datant du moyen-âge, le soir du 29 mai, le premier cède, puis le deuxième, ainsi de suite et au bout du compte un torrent de boue envahit la maison, emportant tout, meubles, objets ; votre mari Gilles, présent sur place est secouru *in extremis* par les pompiers. C'est, sinon une tragédie, du moins un désastre...

Mais un malheur n'arrive jamais seul : le surlendemain, vous êtes élue dans notre compagnie et vous pénétrez ainsi dans l'enfer vert de l'Académie des beaux-arts...

Pourtant tout avait bien commencé : l'année suivant votre naissance à Paris, vos parents achètent une maison près de Riom dans le Puy-de-Dôme, non loin de la Limagne, terre d'origine de votre famille paternelle, un lieu qui sera le paradis de votre enfance. Une magnifique nature, de beaux lointains, des arbres, des champs et des montagnes dans le bleu de l'horizon... de quoi combler la sensibilité naissante d'une future artiste qui passe là tous ses étés. Car vous savez très vite que vous serez artiste ; vous aménagerez d'ailleurs plus tard un atelier dans le grand grenier de la maison.

Après le baccalauréat, en octobre 1979 vous êtes admise à l'École des Beaux-Arts de Paris dans l'atelier de Claude Gilli.

Mais ce sera une courte expérience : dès le mois de janvier suivant vous quittez les Beaux-Arts – quelle drôle d'idée ! – pour entrer à l'école Penninghen (ESAG, École supérieure d'art graphique), rue du Dragon, cette institution privée est fort réputée et manifestement elle vous convient et vous en sortez diplômée en 1985.

Vous commencez alors une carrière d'illustratrice dans la presse quotidienne et dans les magazines (L'Express, la Croix, 7 à Paris ...).

Vous vous sentez à l'aise dans les arts graphiques et déjà vous possédez une petite presse que vous utilisez pour créer des monotypes pour vos illustrations et cette carrière d'illustratrice vous allez la poursuivre pendant plus de dix ans, parallèlement à d'autres activités artistiques.

Justement, un vendredi de l'année 1985 vous rencontrez le décorateur Richard Peduzzi alors collaborateur de Patrice Chéreau à Nanterre. Il vous dit rapidement : « Tu commences lundi... »

Il s'agissait alors de peindre des toiles inspirées de Malevitch pour *La Ville* de Paul Claudel, dans une mise en scène de Bernard Sobel aux Ateliers de Nanterre.

Pendant trois années vous travaillez ainsi à des décors de Richard Peduzzi, c'est à dire dans des formats monumentaux et cette collaboration se poursuit avec les décors des pièces de Bernard-Marie Koltès, *Dans la solitude des champs de coton*, *Quai ouest* puis Richard Peduzzi vous emmène sur le chantier du futur musée d'Orsay...

A la fin de votre travail au musée d'Orsay vous réalisez une affiche pour *Ivanov* de Tchekov, dans une mise en scène de Pierre Romans. Ce sera encore un monotype imprimé par vos soins et chez vous, sur votre petite presse,

Mais vous allez prendre de la distance avec le monde du théâtre.

Et c'est alors que l'envie de voyager naît en vous, vous avez besoin de prendre du champ et vous partez pour New-York où pendant trois mois vous dessinez intensément sur des carnets, des carnets que vous fabriquez vous-même avec un papier soigneusement choisi.

Mais à votre retour, la possibilité s'offre à vous d'explorer un univers bien différent : le monde judiciaire. Il se trouve qu'on vous propose de remplacer le regretté Cabu comme dessinateur dans les procès d'assises pour le compte de France Télévision.

On sait que la présence de photographes étant interdite pendant les débats dans les procès, on a recours à des dessinateurs... ou dessinatrices.

C'est un travail passionnant mais exigeant et éprouvant à plus d'un titre : on assiste aux débats dans leur intégralité, rien ne vous est épargné de ce qui se dit, les dépositions et les interrogatoires des témoins, des accusés, la description des faits, les plaidoiries.

Travail exigeant aussi car il faut être rapide et vous avez un vrai talent à « attraper » les mimiques, les attitudes des uns et des autres ; ce sont des dessins à la qualité artistique incontestable qui témoignent d'un sens de l'observation aigu, d'un vrai talent pour le cadrage avec un trait vif, tout en angles, sans hésitations.

En plus malgré la difficulté de l'exercice, ce sont des dessins élaborés, souvent sur un papier brun avec des rehauts de couleurs.

Ainsi il vous est donné de « couvrir » une trentaine de procès d'assises, certains retentissants, comme ceux d'Action directe, des policiers ayant battu à mort Malik Oussekin, de Marie-Elisabeth Cons-Boutboul, et aussi, plus éprouvant, le procès de Paul Touvier en 1994, procès qui dure six semaines. Cela vous donne l'occasion de portraits saisissants, accusés, magistrats et

aussi avocats dont certains célèbres : Thierry Lévy, Serge et Arno Klarsfeld, Georges Kiejman, Henri Leclerc, Jacques Trémolet de Villers...

Mais il y a un procès de trop : un jour aux assises de Pau, en 1999 vous entendez le récit insoutenable d'un homme accusé de l'assassinat de deux enfants et vous décidez alors d'arrêter...

Vous avez commencé ces dessins aux Assises en 1989, précisément l'année où un événement vous frappe, vous l'emmagasinez pour plus tard en quelque sorte : c'est l'exposition Paul Gauguin au Grand Palais. C'est pour vous un choc : Gauguin, artiste « sauvage » mais grand dessinateur, expérimentateur, notamment dans l'art du monotype... cet art étrange, magique, quelque chose entre l'estampe et la peinture, qui consiste à dessiner ou à peindre sur la planche de métal ou tout autre support et à « transférer » ensuite sur le papier ce dessin ou cette peinture avec toutes les incertitudes que cela entraîne. Cela semble avoir été inventé par Giovanni Benedetto Castiglione (1609-1664) peintre et graveur génois, il est l'exact contemporain de Rembrandt, mais étrangement après lui plus personne ne semble avoir utilisé ce médium avant le singulier Louis-Napoléon Lepic, (1839-1889) qui en a enseigné le procédé à son ami Edgar Degas, si bien que le premier monotype de Degas (*le Maître de ballet*) porte la signature des deux artistes. Degas fut un maître es monotypes et après lui, nombreux furent les artistes à le pratiquer.

Cette technique, vous-même vous la pratiquez depuis que vous avez une presse, et elle vous inspire et vous dynamise pour aller plus loin : non seulement vous maîtrisez ce médium mais vous le combinez à la gravure en imprimant par exemple des pointes-sèches sur des monotypes, eux-mêmes en couleurs, ce qui implique alors plusieurs passages sous presse... Bref, une alchimie audacieuse d'autant que vous vous lancez dans de grands formats alors qu'à l'instar de la fresque, il faut faire vite avec le monotype car l'encre ne doit pas sécher avant le passage sous les rouleaux de la presse...

Après cette première filiation, permettez-moi d'en voir une seconde : ces expérimentations évoquent aussi pour moi les énigmatiques compositions d'un Hercules Segers (1589-1638), cet autre contemporain de Rembrandt, un artiste dont on ne sait pratiquement rien alors que pourtant Rembrandt collectionnait ses œuvres, souvent des paysages fantastiques, manifestement de l'ordre de la gravure mais sans doute retravaillés, sans doute aussi avec toute une « cuisine » sur la plaque avant l'impression.

Ce *modus operandi* répond chez vous à la nécessité artistique de transfigurer le monde réel, de le recréer à travers le filtre du passage de la matrice sous la presse. C'est le fondement de votre démarche d'artiste.

Permettez-moi ici de citer l'historien de l'art Florian Rodari, préfacier du catalogue raisonné de votre œuvre gravé qui vient de paraître :

« Astrid de La Forest fait donc sous nos yeux la démonstration que toute aventure en art est le produit d'un dialogue serré, immanquable, entre la vision et la technique, que l'une et l'autre se stimulent réciproquement dans la mesure où voir n'est pas tant l'accomplissement d'un but que la poursuite acharnée d'un espoir : celui d'accueillir le monde tel qu'il se transforme à tout instant, au dehors, comme en nous-mêmes. C'est pourquoi quand l'artiste travaille face au monde extérieur, il ne cesse d'ajuster ce rapport qui lui est propre, entre le motif

éloigné - plante, animal, bientôt îles ou montagnes - à la main quêtant sur la feuille la juste réponse : entre l'inconnu et son désir... »

J'en reviens à ce qui va être le tournant de votre parcours. Sûrement vous rappelez-vous alors cette petite presse qui était chez vous, celle qui vous avait servi pour vos illustrations dans les journaux, pour cette affiche d'*Ivanov*, elle va vous ramener à cette envie de gravure, un mode d'expression qui vous a toujours attirée et là vous franchissez vraiment le pas. Disons que vous faites deux pas.

Vous allez tout d'abord suivre les cours de l'ADAC, les ateliers Beaux-arts de la Ville de Paris et en 1998/1999, pendant deux ans environ, vous suivez les cours d'Yvonne Alexieff, artiste elle-même et excellente pédagogue.

Le second pas vous le faites le jour où vous osez pousser la porte de l'atelier Lacourière-Frélaud. C'est l'entrée dans une maison prestigieuse. Quelques mots s'imposent au sujet de cet atelier devenu oh ! Combien légendaire :

Créé en 1929 par Roger Lacourière, il est repris progressivement par les enfants du peintre Jean Frélaud, Jacques, Robert et Anne. Les plus grands artistes vivants en France viendront y travailler : Picasso, bien sûr qui y gravera la suite Vollard et la Minotaure parmi beaucoup d'autres chefs-d'œuvre, mais aussi Braque, Chagall, Matisse, Miro, Dali, Olivier Debré, et plus près de nous Pierre-Yves Trémois...

Cet atelier, situé rue Foyatier, en haut du funiculaire de Montmartre avait une merveilleuse position, son bâtiment provenait du « Panorama de Jérusalem » de l'exposition universelle de 1900.

A l'instar de ces maîtres qui vous y ont précédée, vous avez vraiment été adoptée par l'atelier. Vous y côtoyez de nombreux artistes, Mario Avati y passait, vous vous liez d'amitié avec un artiste australien Raymond Arnold.

Là, avec l'aide des excellents praticiens, dont Luc Guérin, vous créez très vite des œuvres convaincantes, à la pointe sèche, à l'eau-forte en vous aidant du grattoir, à l'aquatinte. Dans ces œuvres il me semble voir ressurgir ces beaux paysages de votre enfance dans le Puy-de-Dôme, ces arbres, ces lointains... Aux sillons dans les champs répondent les sillons sur le cuivre... Je pense à la série des « Grands champs », des « Montagnes », des « Sillons », des « Grands chardons », estampes déjà monumentales des années 2005-2006.

Outre les réminiscences de l'enfance et de l'adolescence, n'y a-t-il pas là aussi la leçon apprise dans les expositions qui vous avaient particulièrement marquée, je pense à la grande rétrospective de Paul Gauguin déjà évoquée mais aussi à l'exposition consacrée à l'expressionnisme en Allemagne qui eut lieu au Musée d'art moderne de la Ville de Paris en 1992 - 93 et où vous aviez découvert ces cuivres, ces lithographies, ces bois de Kirchner, Nolde, Marc, Heckel, Feininger...

L'atelier Lacourière vous propose de faire une exposition de vos travaux, ce sera votre première exposition personnelle et elle aura un grand succès.

Malheureusement cette collaboration ne durera que deux ans, car – et c’est une très mauvaise nouvelle pour vous, mais pas seulement pour vous – l’atelier ferme définitivement ses portes en 2008.

Peut-être cette disparition qui a attristé le monde de l’estampe bien au-delà de la France vous pousse-t-elle aussi à entreprendre de nouveaux voyages.

Ainsi, dans le cadre d’une résidence à l’Institut français du Maroc, vous séjournez à Tanger et vous pratiquez l’aquarelle dans ce pays où de grands artistes vous ont précédée mais pas facile sans doute d’être une artiste femme seule dans cette ville et vous gardez un souvenir un peu mitigé de ce séjour. Vous remplissez néanmoins de nombreux carnets de dessins qui sont comme un bagage pour l’avenir.

Bien plus lointain est en 2010 le voyage en Tasmanie, à Lark, dans la province de Queenstown, résidence que vous devez à votre ami Raymond Arnold, rencontré chez Lacourière. Là, pendant deux mois devant des paysages sauvages, en pleine nature, vous couvrez des pages et des pages de carnets. Ces carnets, que, comme je l’ai dit tout à l’heure vous fabriquez vous-même, cousez, choisissant le format, le papier, ils sont ainsi parfaitement à votre main.

Tous ces voyages, nécessaires exils de l’artiste, c’est à Gilles votre mari, et le père de vos trois garçons Clément, Raphaël et Lucas, que vous devez de pouvoir les entreprendre et de vous ménager ainsi des moments d’isolement, loin des réalités familiales et en toute quiétude.

C’est de tous ces carnets que naîtront ensuite dans l’atelier les estampes ou les monotypes. De là viennent les grandes planches de la série justement nommée « Tasmanie » et aussi la gravure de très grand format (60 cm par 1m 60) intitulée « Montagne de Tasmanie », magnifique paysage qui n’est pas sans évoquer la peinture chinoise.

De retour chez vous, vous fréquentez brièvement l’atelier René Tazé à Paris, mais surtout vous découvrez l’atelier de Raymond Meyer à Lutry près de Lausanne.

Pour vous c’est un espace de liberté, et c’est là qu’un artiste suisse, votre aîné, Jean-François Raymond, vous révèle et vous enseigne cette technique très particulière qu’est la gravure au carborundum, une technique peu utilisée ; c’est avec lui que vous réalisez votre première estampe avec ce médium où l’on emploie une sorte de sable goudronné qui procure une sensation de relief et vous trouvez là quelque chose qui correspond à votre sensibilité. C’est avec audace que vous parcourez ces nouveaux chemins, vous qui aviez déjà dépassé les pratiques d’une certaine gravure « traditionnelle » et alors une collaboration étroite et sur le long terme s’instaure avec Raymond Meyer, imprimeur passionné par les expériences et aussi spécialiste des grand formats.

Là aussi vous faites preuve d’audace, vous n’hésitez pas devant les très grandes plaques de cuivre plus difficiles à manipuler mais qui autorisent une gestuelle plus ample, une vraie chorégraphie sur le métal.

Dans cet atelier, vous n'arrêtez pas. Quand Raymond Meyer imprime vos grandes planches, il n'y a pas de temps mort, à côté de lui vous vous adonnez au monotype, cette merveilleuse technique qui vous convient si bien et que vous vous êtes appropriée avec l'audace que j'ai dite. Mélangeant gravure et monotype en plusieurs passages où l'estampe s'enrichit de matières, de couleurs, devient une œuvre unique ; car vous êtes de ces artistes qui voient dans l'estampe plus un art de l'impression, du transfert que de la multiplication.

Ainsi naissent de magnifiques séries inspirées par les paysages des bords du lac Léman. Bien d'autres que vous ont été fascinés par ces montagnes et cette eau, cette lumière toujours changeante, je pense parmi beaucoup d'autres à Ferdinand Hodler mais aussi à Pietro Sarto, peintre, graveur, imprimeur qui a lui-même créé un atelier non loin de là, à Saint Prex, près de Morges et où depuis plus de cinquante ans il poursuit avec de nombreux artistes passés par là son œuvre à la fois personnelle et aussi un travail sans cesse renouvelé d'expérimentation.

Cette lumière changeante des bords du Léman vous inspire la série des « Variations » et des « Lacs », très grandes planches dans lesquelles vous alternez les passages à la pointe sèche sur des aquarelles ou des monotypes, imprimées avec raffinement sur des papiers de Chine eux-mêmes marouflés. Je pense à « la Nuit », grand monotype, légèrement ponctué de pointe sèche. Cette belle séquence donna lieu à une exposition à la galerie Vieille du Temple en 2013, mais l'année précédente dans un tout autre registre vous aviez exposé vos grands singes au carborundum à la toute nouvelle galerie Documents 15.

Vincent Van Gogh avait son frère Théo, vous avez votre sœur Marie-Hélène qui porte votre œuvre depuis longtemps mais vous avez aussi votre amie Mireille Romand, descendante d'une illustre lignée de marchands d'estampes, la famille Sagot-le Garrec, éditrice de Toulouse-Lautrec, Vallotton, Picasso... et qui a ouvert il y a cinq ans une seconde galerie dédiée à la gravure contemporaine.

Voyages et résidences qui vous conviennent tant, vous les enchaînez désormais; ainsi vous séjournerez à deux reprises en Irlande en 2015 et 2016 et, des nombreux dessins réalisés dans vos fameux carnets, naît une série éblouissante de monotypes qui seront exposés sous le titre « Retour d'Irlande et autres rives ». Ces œuvres en couleurs de grands dimensions, parfois avec des ajouts de pointe sèche (mais plus rarement que dans les planches faites au bord du Léman) sont pour moi, si vous me le permettez une de vos plus belles réussites.

Tout récemment vous avez séjourné à Rome, et là aussi vous avez pu couvrir de dessins, d'aquarelles vos grands carnets en attendant que la décantation opérée par le temps et la mémoire métamorphose ces œuvres réalisées sur le vif, en œuvres imprimées, monotype, pointe sèche, gravure au carborundum, qui sait ?...

Donc vous alternez les voyages et le travail dans l'atelier, celui de Raymond Meyer à Lutry, déjà évoqué, mais aussi dans votre bel atelier de Thomery près de Fontainebleau où là encore le travail lointain sur le motif est repensé et poursuivi sur d'autres supports.

Je me plais à imaginer que ce beau décor de Thomery avec son grand jardin que vous avez créé et qui descend vers la Seine, deviendra de plus en plus pour vous une source d'inspiration et d'audace créatrice. Il l'a déjà été comme dans la série des « grands peupliers » de 2015, mélange

là aussi de carborundum, d'aquarelle, de monotype, mais aussi source d'inspiration pour la peinture, car cela n'a pas été dit, depuis toujours vous peignez aussi... comme ce fut le cas pour un autre artiste, lui aussi créateur de son jardin lui aussi sur les bords de la Seine, en aval de Paris et que je n'ai pas besoin de nommer... Thomery où une illustre femme artiste a vécu à la fin du XIXème siècle, Rosa Bonheur, la première femme peintre autorisée à porter le pantalon...

Vous êtes donc graveur, peintre, dessinatrice, cette diversité d'expression fait qu'il y a deux ans vous avez été sollicitée pour enseigner la pratique des arts plastiques à l'Ecole d'architecture de Paris Belleville.

Ainsi, chère Astrid, vous succédez à Louis-René Berge, buriniste de talent, homme généreux. Son élection en 2005 fut une petite révolution car il est le premier sur ce fauteuil à n'être pas un graveur en médaille, succédant en effet à Raymond Corbin qui fut professeur à l'Ecole des beaux-arts.

Car il faut que vous le sachiez : dix graveurs en médailles vous ont précédée, je ne vais pas les énumérer, car bien sûr, c'est avant tout à Louis-René Berge que vous succédez, mais sans avoir une pensée nostalgique pour ce art sévère et noble qui a donné beaucoup de chefs d'œuvre, citons toutefois Jacques-Edouard Gatteaux, élu à l'Académie des beaux-arts en 1845 et qui fut LE grand ami de Jean-Auguste-Dominique Ingres, rencontré à Rome, à la Villa Medici au temps de leur jeunesse... Je le cite aussi parce qu'il fut un grand collectionneur de gravures, on peut voir à l'école des beaux-arts une grande partie de sa collection rognée par les flammes notamment les grands bois de Dürer de la Vie de la Vierge, car avant les inondations il y eut aussi de tragiques incendies comme ceux de la Semaine sanglante de la Commune...

Mais revenons à vous, après Louis René Berge, un nouveau changement s'opère. Vous êtes la première femme élue dans la section gravure. Il était temps car dans le paysage de l'estampe contemporaine on compte au moins autant de femmes que d'hommes de talent tout comme dans les institutions ou dans le marché de l'art d'ailleurs. Le statut social dans lequel les femmes étaient confinées explique le petit nombre de celles qui, pratiquant l'estampe, ont accédé à la notoriété dans le passé. Néanmoins sans remonter jusqu'à Corinne Bouzonnet Stella, la nièce du grand peintre lyonnais Jacques Stella, quelques grandes figures émergent : Mary Cassatt (1844-1926), l'amie de Degas, l'exacte contemporaine de Claude Monet (1840-1926), Käthe Kollwitz (1847-1945) qui s'illustra autant dans la sculpture que dans la gravure, ou la grande artiste américaine Helen Frankenthaler (1928-2011) dont les admirables lithographies et gravures sur bois sont des sommets dans l'art de l'estampe. Plus près de nous, Kiki Smith, Christiane Baumgartner, Françoise Petrovitch et bien d'autres encore.

Chère Astrid, Eugène Labiche avait coutume de dire à un nouvel ami : « Venez dimanche, on se tutoiera au dessert ! », je crois que ce mercredi le moment est venu de vous dire, de te dire que tu es plus que bienvenue parmi nous, mais tu le sais déjà...

Je vous remercie.